

LE JOURNAL DES ETUDIANTS

DEUX CENTIMS

Deo favente, haud pluribus impar

DEUX CENTIMS

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 2 NOVEMBRE 1895

No 4

ANALYSE LITTÉRAIRE ET ÉTUDE DE MŒURS

(Pour le JOURNAL DES ÉTUDIANTS.)

Cinq minutes avant le cours

La scène se passe chez les étudiants en droit avant le cours de droit civil de l'honorable juge Jetté.

Moment psychologique où l'observateur peut se livrer à toutes ses observations et lire sur les physiognomies des états d'âme qui varient proportionnellement au nombre des individus. Toute cette jeunesse éblouissante, cette exubérance, cette vie garde sur ses traits les impressions de la veille imprimées là comme sur de la cire molle, et tellement accentuées qu'on dirait une eau forte de Piranèse. Il suffit d'ouvrir les yeux pour lire. Notons au passage :

Là-bas, tout au fond, ce rêveur silencieux et mélancolique repasse en lui-même les incidents divers de la soirée d'hier. C'est un poète !

Pour lui, les événements, quelques minimes, quelques puérils qu'ils soient, prennent des proportions fantastiques, il est habitué à chevaucher dans les hauteurs des nébuleux domaines du rêve. Il idéalise tout, et la violence d'une chute dans nos bas fonds terrestres, ne l'éveille même pas, il cotoie le terre à terre et le prosaïsme des choses d'ici-bas sans les voir.

C'est un délicat qui vit de la vie sensitive, un artiste non un philosophe ; il n'a jamais regardé de près une de ces idéales, de ces magiques fleurs comme en est jonchée notre bonne ville : les jeunes filles. Il en a aimé une, deux, trois peut-être, peut-être toutes. Pour lui ce n'est rien, si ce n'est la matière d'un poème. Il vit, il respire, il est heureux par sa sensation, par les mille frissons de son être, il n'observe pas, n'analyse pas, il se laisse vivre.

Il est l'ennemi inconscient de notre civilisation "fin de siècle" dans ce qu'elle a de profondément artificiel et de faux, et qui répugne à l'étreinte trop directe de ce qui est. Je m'explique ; il croit à l'amour parce que l'amour existe puisqu'il aime, lui, et il méprise ceux qui méprisent l'amour platonique. Ceux-là qui ressentent un amour qu'ils ont mais qu'ils ne veulent pas avouer, ce voir qui les rongé comme un remords et qu'ils veulent anéantir, cette nature si vraie qu'ils veulent endormir pour la remplacer par une fausseté ; le plaisir et la satisfaction personnelle. L'égoïsme et l'amour du moi qui règne en souverain dans notre siècle. Pauvre enfant ! pour être né trop tard, aurait-il cependant raison ? ?

La brune ou la blonde d'hier soir a laissé dans son âme une impression qu'il ne peut dissimuler, et le souvenir de deux grands yeux à faire pâlir les étoiles.....

Mais hui ! c'est un amoureux, laissez-le à sa rêverie ; il sera distrait durant toute la durée du cours.

Passons à un autre.

Si le premier que je viens de dépeindre se trouve l'exception, cet autre pour être plus banal n'en est pas moins saillant. Cet individu quelconque qui va suivre est à peu près la règle générale, et le mot "individu" lui-même a un sens de collectivité.

Yeux noirs et brillants, chevelure longue et soyeuse, traits accentués, front large et ferme ; cet ensemble indique un esprit vif, lucide, pensif et qui suit cependant se plier aux exigences du moment.

Orateur, déclamateur, tribun populaire et chanteur au besoin.

Bravo ! voilà un gai compagnon ! Voilà, un luron positiviste !

Et, cependant, l'impression de la veille se lit tout aussi bien chez lui, que chez son rêveur de voisin. A-t-il harangué les foules dans un cercle quelconque ? A-t-il passé une soirée à l'opéra à jouer de l'audition d'œuvres de maîtres ? Ou même a-t-il comme son voisin passé des heures délicieuses à filer le parfait amour ? ? Peut-être, enfin, peut-être a-t-il étudié jusqu'à une heure avancée de la nuit ? ?

Toutes ces impressions diverses sont réfléchies sur autant de figures que d'individus.

Quelle étude à faire de ces différents états d'âme pris en détail que ma plume impuissante doit laisser de côté.

Deux minutes avant le cours, une voix mâle, puissante et ferme s'élève, dominant le brouhaha des conversations.

"Requiem."

C'est notre ami bien connu X X X qui entonne le chant funéraire. Il a le geste macabre d'un maître de chapelle dans une telle circonstance.

Aussitôt, cent poitrines lui répondent et cent timbres différents forment cent parties différentes.

Vous dirai-je la richesse et l'harmonie étrange de cette société chorale impuissante dont plus d'un musicien voudrait avoir la maîtrise ?

Requiem aeternam dona eis, Domine.

C'est d'abord un long sanglot indescriptible. Les notes sont dures et rauques, puis elles vont s'arrondissant, et devant de plus en plus flexibles et tombent à la fin.

Et lux perpetua luceat eis.

Notre ami le directeur est monté sur une chaise, et les pauvres notes vacillent de plus en plus, pareilles à des torches mortuaires qu'un vent mystérieux ébranle.

Et, tibi reddetur votum in Jerusalem.

Un accélération doublé d'un immense crescendo destiné à se terminer en queue de poisson par l'arrivée du professeur à sa chaire.

Tout se termine par un éclat de rire général, et le cours commence.

Les voilà bien, les étudiants !!! Aimant le plaisir, mais bons garçons, en somme !!! Loy d'Avé..

CHRONIQUE

Tout le monde s'en mêle. Il n'y avait que moi qui ne chroniquais pas et voilà que je laisse de côté mes bonnes habitudes. C'est un peu la faute de M. le directeur du JOURNAL DES ÉTUDIANTS qui me demande une chronique ; et ma complaisance naturelle me force à le lui promettre. Mais au moment de m'exécuter, ce n'est plus la même chose ; la complaisance est prompte mais les sources sont plus lentes à venir et j'en suis à me demander à quoi m'oblige ma promesse.

Une chronique ! Grand mot que celui-là ! Et quelle opinion a le public des chroniqueurs ? M. Arthur Buies, notre maître à tous dans le genre, nous dit qu'"on Canada, le journalisme est la profession des hommes intelligenes qui n'arrivent à rien, et ceux qui font des chroniques arrivent moins vite que les autres, parce qu'ils sont une espèce à part, beaucoup trop supérieure."

C'est beau, mais c'est triste et surtout peu encourageant ! Enfin, commençons, si nous voulons finir.

La chronique a abordé tous les sujets traitables et intraitables, et tellement que pour savoir ce que je dois pondre sous ce titre, il faut que je cherche la définition du mot "chronique" dans mon petit Larousse—hélas ! le seul dictionnaire que je possède—très incomplet en lui-même et anquet, on outre, il manque bon nombre de feuilles. Oh ! grand Dieu, comment se fait-il qu'un si grand homme soit réduit à une aussi simple expression ! !

Par bonheur, la page cherchée n'a pas subi de mes petits lutins de frères l'irréparable outrage, et je trouve le mot ainsi défini : "Article de journal où l'on trouve les faits, les nouvelles du jour, les bruits de la ville....."

Pas plus avancé puisque des faits, il n'y en a pas. Il y a bien la politique qui fait des sciences, mais Dieu me préserve de comprendre cette institution-là et de m'y intéresser. Ensuite, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et puis enfin les bruits de la ville : pour ça, il y en a, en masse, mais j'espère que vous ne tenz pas à ce que je vous rapporte les bruits de la ville. Vos oreilles doivent désirer autre chose après une semaine de Droit Romain ; d'ailleurs, il n'y a que la bande de la Police pour donner une faible idée de la cacophonie des rues, ou, traduction libre, des bruits de la ville.

Ainsi, pour remplir ma promesse, je dois suivre la mode qui ne respecte rien du passé, pas même les définitions de feu Pierre Larousse. Le besoin de vivre a forcé les écrivains modernes à dépasser les limites désignées par les définitions, et sous le titre de *Chroniques*, ils ont fait de tout : philosophie, histoire, médecine, droit, sciences, littérature, analyse, histoire naturelle, réclame, critique, sermon, tout y a passé.

Avez-vous connu un nommé Léo Lespès qui faisait la chronique quotidienne de Thimothée Trlm au *Petit Journal* ? Non, n'est-ce pas ? Moi non plus, puisqu'il est mort depuis longtemps. En voilà un monsieur qui avait le truc. Jamais embarrassé ; tel jour il parlait de la Pologne, tel autre jour du choléra, tel autre encore du Calvaire et ensuite du bouton de culotte.

"Aujourd'hui, nous allons parler du bouton de culotte."

—Du bouton ?
—Oui, du bouton.
—Pas possible !
—Si. (Le chroniqueur était payé tant la ligne à cet égard d'or). Le bouton de culotte tire son origine de....."

Oh ! Larousse, que les maîtres doivent arrêter et trépigner d'indignation en voyant les définitions ainsi délaiguées et méprisées ! Mais reprends tes sens et révises toi ; pour une définition oubliée tu fournis le fond des chroniques quotidiennes qui sont le gagne-pain des pauvres littérateurs.

Entre parenthèses, vous savez comme moi qu'avec un Larousse—plus complet que le mien, par exemple,—on peut traiter tous les sujets possibles et impossibles. Cela se voit de nos jours. On ouvre au hasard et si le hasard tombe sur les épingles à ressort, sur les chauves-souris, sur les tuyaux de plomb, sur Vénus ou sur Moïse, on vous remplit deux intéressantes colonnes de journal en faisant un article très élaboré (!!!) sur l'histoire et l'utilité des épingles à ressort, sur les habitudes des chauves-souris, sur l'origine des tuyaux de plomb, sur le tempérament de Vénus ou le rôle de Moïse. On y met du pathos et ça prend toujours.

A propos de chroniqueurs, il y avait aussi Emile de Girardin. Vous ne l'avez pas connu non plus, puisqu'il était le maître de Lespès. Lui, était vraiment épatant : sans dictionnaire, il avait une idée par jour, et il l'avait son idée, le fait est avéré. Et puis grand penseur avec ça ; c'est lui qui a dit : "Les affaires, c'est l'argent des autres." A part ses pensées pratiques, sept idées par semaine : c'était entendu, ni plus ni moins ; il ne se reposait pas même le dimanche. Et, certes, il en avait de bonnes idées, parfois, entre autres, celle de fonder le *Petit Journal* dont vous connaissez la vogue extraordinaire.

Enfin, il y a M. Jean Badreux—il vit encore, celui-là,—qui a suivi l'exemple de Léo Lespès et qui dote le *Monde* (sans enlombure) d'une colonne par jour. Il va même jusqu'à en donner et domine, le prodige ! Mais, naturellement, la chronique manque, quelquefois, et le lecteur, frustré dans son espérance de lire du Badreux, se demande si l'écrivain est épuisé ? Non pas. Qui oserait se croire ? C'est tout simplement un petit voyage que le chroniqueur fait pour sa santé.....

Tout de même, il est étonnant de voir comme il y a des gens qui pondent facilement ; quand on voit Alexandre Dumas accoucher d'un roman en une journée et des chroniqueurs journaliers (c'est le mot) trouver le tour de faire des romans à quinze sous, on se demande si ce n'est pas là le commencement de la fin du monde..... littéraire et, malgré soi, on pense à la fécondité de la morue.

Mais ma chronique ne vient pas. Le papier se noircit, ma raison s'obscure, tout s'assombrit autour de moi et je m'écarte du sujet. Non, pas du sujet, parce qu'il n'y en a pas ; le chroniqueur a toujours cet avantage de rester dans le sujet et la rubrique adoptée permet aux indaines les plus vides de sens, aux balourdies et aux sottises les mieux conditionnées de s'étendre à leur gré et de prendre des proportions décollantes, sans commentement, sans milieu, et ce qui est plus alarmant, sans fin.....

Eureka ! J'ai trouvé ! Sous le titre de "Chronique" ou dit des bêtises sans s'écarter du sujet.

Or, j'ai dit des bêtises. Donc, j'ai fait ma chronique ! Les prémisses sont évidentes : concluez.

Maintenant, il me reste à dire, en un mot final, ce que j'ai voulu dire dans cet article. C'est un principe à moi de dire, en une dernière phrase, ce que j'ai voulu développer un peu longuement ; et je trouve cette habitude tellement pratique que je me mettrais tout de suite dans la politique si les orateurs voulaient adopter ma coutume. Mais je ne prétends pas reconstituer la société ; si mon idée paraît trop vraie pour qu'on la suive, qu'on me la laisse. Je dis trop vraie, c'est que l'homme n'est pas pressé d'admettre ce qui peut corriger ses défauts. Enfin, je récapitule en un mot. Mais je m'appogiois que je n'ai rien dit. Pourtant, j'écris depuis une demi-heure. Oh ! je comprends, j'ai l'habitude de récapituler, mais ce n'est pas des chroniques, puisque c'est la première que j'écris, et qu'ensuite on ne pourra jamais dire ce qu'on a voulu développer dans une chronique. Alors, je me retire et vous laissez le soin de récapituler ; pour moi, je m'en viens pas à bout.

LOUVIGNY.